

A la Fondation Pathé, quand l'affiche imprimait sa légende



Affiche de Cândido de Faria, 1906.

Juché sur un rocher où se brisent les vagues, sans apparemment craindre de mouiller ses chaussures de ville, un homme à la mine inquiète, chapeau melon et costume trois pièces, se penche sur le corps d'une femme échoué sur la plage. Un incendie de couleurs oranges déchire le ciel, les ombres du couchant projetées sur la silhouette d'un château. Les yeux se perdent dans l'immensité du paysage avant de rencontrer le titre du film, oublié dans un coin de l'affiche, sans même le nom du réalisateur : *les Hasards de la vie*, court métrage italien réalisé en 1912. Demeure en revanche le nom de l'atelier derrière l'œuvre publicitaire, exposée dans toute sa splendeur grand format. Celui de Cândido de Faria, illustrateur brésilien établi à Paris, dont la société Pathé employa les talents jusqu'à sa mort en 1911 - sa femme, artiste elle-même, reprendra la boutique.

Dur à imaginer, mais il faudra attendre un ou deux ans encore pour que les noms des cinéastes et interprètes fassent leur apparition sur l'affiche de cinéma. Désormais illustrée à l'effigie d'acteurs et d'actrices reconnaissables (de l'intrépide américaine Pearl White à la danseuse de revue Mistinguett), elle accompagne l'émergence du vedettariat, mettant à profit le savoir-faire des caricaturistes formés dans la presse.

La fin de l'innocence

Affichomaniaques, fétichistes de la lithographie, ennemis du dieu Photoshop qui règne aujourd'hui sur les supports promotionnels de films... l'expo de la Fondation Jérôme Seydoux-Pathé est sans doute pour vous. Une cinquantaine d'affiches vintage (parmi les quelque 6 000 que compte la collection privée Pathé) balaye le début du

siècle jusqu'à 1925. Période où le cinéma, sorti des baraques foraines pour se sédentariser en ville, éclabousse les murs de l'espace public, cherche à taper dans l'œil du promeneur et attraper le chaland par le col. Apprenez que Mucha, Toulouse-Lautrec, et autres géants de l'affiche publicitaire exposés au même moment au musée d'Orsay («L'art est dans la rue») avaient leurs émules, sous contrat avec les studios qui s'arrachaient leur coup de pinceau.

A lire aussi

Esthètes d'affiches

Tout noir et blanc qu'il est, le cinéma se vante en couleurs, bien sûr. Des promesses d'aventures exotiques sous un ciel indigo (*la Vie aux Indes*), aux scènes de féerie sous influence Méliès (Voyage autour d'une étoile de Gaston Velle en 1906, affiche signée de Faria, encore), en passant par le folklore du crime et du fait divers (*les Apaches de Paris*, déclinant ses frissons en une série de vignettes qui rappellent la presse à sensation). Après la guerre, lettrages sophistiqués et aplats de couleurs gagnent les affiches avec aplomb, sous l'influence des mouvements d'avant-garde. C'est au tour du Serbe Dragoslav Stojanovic d'apposer sa marque chez Pathé, comme *la Maison de la haine*, adapté d'un feuilleton à rebondissements. Sur fond rouge sang, l'expression de démence d'un personnage aux sourcils froncés s'étale, percée de deux orbites vides. Formé aux Beaux-Arts de Paris et rentré au pays dans l'entre-deux-guerres, ce graphiste finissait fusillé en 1944 par les communistes, pour avoir réalisé une affiche de propagande en soutien aux réfugiés serbes. Fin de l'innocence.

«Faire impression, quand l'affiche de cinéma s'invente» à la Fondation Jérôme Seydoux-Pathé, jusqu'au 27 septembre.

par Sandra Onana

